

élément de tendresse qui n'est peut-être jamais en nous qu'un reflet affaibli et emprunté de la grâce et de la délicatesse féminines.

Vous voyez tout d'abord la simplicité de cette conception ; les figures destinées à l'exprimer sont réunies par groupes suivant leurs attributs spéciaux dans le culte catholique. D'abord les vierges, les martyres et ainsi du reste. Je blâmerai toutefois M. Flandrin d'avoir donné une place trop humble aux pécheresses ; il les a mises bien loin derrière les nonnes et les reines. Cela me semble peu conforme à la parole du Seigneur, affirmant qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui aura fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui auront persévéré dans la voie du salut. L'éclat dont l'église a pris soin d'entourer le culte de Marie-Magdelaine proteste implicitement contre le rang que M. Flandrin assigne à cette sainte dans son épopée chrétienne. Je ne vois pas de raison plus sérieuse pour classer les rois et les reines dans une catégorie spéciale ; j'avais cru jusqu'ici que les distinctions du monde s'effaçaient dans la hiérarchie céleste et je ne sache pas, sauf erreur, que l'église ait consacré d'hommage ou d'office spécial aux princes et aux puissants de la terre. A tout le moins notre artiste n'eût pas dû leur donner le pas sur ces pauvres et saintes familles de héros chrétiens qui, dans l'ordre religieux, ne le cèdent en rien aux rois et aux reines ; car, enfin, ceux-ci ne sont plus qu'eux ni martyrs, ni confesseurs, ni vierges, ni pontifes, ni rien de ce qui commande un culte, un honneur dans l'Eglise, et les autres ont pour eux la royauté véritable, la seule devant laquelle s'inclinât saint François d'Assise, la royauté de la pauvreté. L'Eglise a-t-elle donc jamais pensé que la caste et la race dans le passé ou la richesse dans le présent fussent la mesure proportionnelle de la sainteté, et ne fallait-il pas venir à notre époque pour voir ériger en axiôme dans des livres cette monstrueuse proposi-